

Thème 1

Amour, Amours

Introduction

L'expérience amoureuse, la tâche la plus difficile qui soit, quand elle n'est pas fulgurante, violemment imposée par on ne sait quel coup des dieux... Alors, on est pétrifié, foudroyé par la blessure. *Dido, infelix Dido*... Et si c'est trop dur, il y a l'amitié plus raisonnable, politique et sociale, mais toujours reflet de nous-mêmes. Pour parler d'amour, les femmes, quand elles aiment, le disent et le chantent sans pudeur...

Amours plurielles et sincères exercent à la traduction, au goût d'elle, à ce désir viscéral de faire siennes, par les mots, les émotions intimes de Didon, Sappho, Pénélope, des amis aussi, de comprendre...

Un homme, une femme, une rencontre... et des héros impuissants

Synthèse de cours

Introduction

Désirer et séduire dans les rencontres, les coups de foudre, puis suivent les blessures, les trahisons. Tels sont les apanages faits aux dieux et aux hommes...

L'épopée est ici le lieu de la rencontre amoureuse : l'aventure collective fait place à l'aventure personnelle du héros. Si le chant I de l'*Enéide* de Virgile raconte l'*Innamoramento* des futurs amants, Enée et Didon, qui ne se connaissent pas encore, le chant XXIII de l'*Odyssée* d'Homère relate un autre type de rencontre, les retrouvailles d'Ulysse et de Pénélope, après vingt années de séparation. Deux rencontres amoureuses, donc, des scènes romanesques où les sentiments affleurent au cœur de l'épique, pour la plus grande joie du lecteur, deux histoires universelles qui traversent le temps.

I. Didon et Enée : un coup de foudre

Après sept années d'errance à la suite de la guerre de Troie, le troyen Enée accoste à Carthage. La reine Didon l'accueille et offre un grand repas en son honneur.

lamque ibat dicto parens et dona Cupido
regia portabat Tyriis duce laetus Achate.
Cum uenit, aulaeis iam se regina superbis
aurea composuit sponda mediamque locauit,
iam pater Aeneas et iam Troiana iuuentus
conueniunt, stratoquesuper discumbitur
ostro.
Dant manibus famuli lymphas Cereremque
canistris
expediunt tonsisque ferunt mantelia uillis.
Quinquaginta intus famulae, quibus ordine
longam
cura penum struere et flammis adolere pena-
tis ;
centum aliae totidemque pares aetate minis-
tri,
qui dapibus mensas onerent et pocula
ponant.
Nec non et Tyrii per limina laeta frequentes
conuenere, toris iussi discumbere pictis,
mirantur dona Aeneae, mirantur lulum,
flagrantisque dei uoltus simulataque uerba,
pallamque et pictum croceo uelamen acan-
tho.
Praecipue infelix, pesti deuota futurae,
expleri mentem nequit ardescitque tuendo
Phoenissa, et pariter puero donisque moue-
tur.
Ille, ubi complexu Aeneae colloque pependit,
et magnum falsi impleuit genitoris amorem,
reginam petit. Haec oculis, haec pectore toto
haeret et interdum gremio fouet inscia Dido
insidat quantus miserae deus ! At memor ille
Matris Acidaliae paulatim abolere Sychaeum
incipit, et uiuo temptat praeuertere amore
iam pridem resides animos desuataque
corda.

Virgile, *Enéide*, I, v. 695-722

Et déjà Cupidon, obéissant à sa mère, s'en allait tout heureux sous la conduite d'Achate et portait aux Tyriens les présents royaux. Lorsqu'il arrive, la reine est déjà couchée sur un lit de parade tout doré, aux tentures magnifiques, occupant le centre du banquet. Le divin Enée et la jeunesse troyenne entrent et se placent sur des lits de pourpre. Les esclaves leur donnent de l'eau pour les mains, distribuent le pain des corbeilles et apportent des serviettes aux fins tissus. Dans l'intérieur du palais cinquante ser-vantes sont là, dont le soin est de déposer les plats en longue file et de brûler des par-fums à l'autel des Pénates. Il y en a cent autres et autant de serveurs du même âge pour charger les tables de mets et y poser les coupes. Les Tyriens en grand nombre franchissent à leur tour le seuil de la fête, invités à prendre place sur des lits brodés. On admire les présents d'Enée ; on admire lule, les yeux étincelants du dieu, ses paroles feintes, et la robe et le voile brodé d'une acanthe couleur de safran. Et surtout la malheureuse Phénicienne, vouée au fléau qui la perdra, ne peut assouvir son cœur ; elle se consume à regarder lule, aussi émue par l'enfant que par les présents. Lui, il embrasse Enée ; il se suspend à son cou, et, lorsqu'il a rassasié le grand amour du père abusé, il court à la reine. Elle s'attache à lui de tous ses regards, de toute son âme ; parfois elle le presse contre son sein, l'infortunée Didon qui ne sait pas quel puissant dieu s'assied sur ses genoux ! Mais, docile à la leçon de sa mère l'Acidaliennne, il com-mence à effacer peu à peu l'image de Sychée et il s'applique à surprendre et à bouleuer-ser d'un vivant amour cette âme depuis longtemps paisible, ce cœur déshabitué d'aimer.

(trad. A. Bellessort, 1966 [1925])

Zoom

**Virgile (70-19 av. J. C., poète)**

Issu d'une famille modeste, il s'intéressa à la philosophie et à la poésie, plus exactement à l'épicurisme et aux compositions de Catulle. Exproprié à 28 ans, puis dédommagé sur l'ordre d'Octave, c'est à cette époque qu'il rédige les dix courtes pièces des *Bucoliques*, qui, rivalisant en latin avec la poésie de Théocrite, laisse découvrir un auteur ésotérique et entendre, çà et là, plaintes et soucis personnels. Asinius Pollion, l'ami politique, Mécène et Auguste, tous trois sensibles à son écriture, lui permettent de se consacrer à un genre plus élevé. Ce sont les quatre chants des *Géorgiques* tout à la gloire du retour à la terre et aux travaux des champs qui devait bientôt devenir la politique menée par l'empereur.

Restait à chanter la gloire d'Auguste dans une épopée inspirée d'Homère et composée autour du personnage d'Enée. C'est l'*Enéide* qui comprend une « Odyssée » (ch. I à VI) dans laquelle le troyen Enée, comme Ulysse, recherche la patrie promise après la guerre de Troie, et une « Iliade » (ch. VII à XII) qui raconte la lutte des Troyens pour obtenir une nouvelle patrie. Cependant, insatisfait de son œuvre presque achevée, il aurait demandé avant de mourir qu'on la brûlât. Auguste, bravant cette volonté, en ordonna la publication. L'*Enéide* fut l'épopée nationale qui manquait à Rome.

A. Note de lecture

Virgile excelle dans l'invention des caractères et réussit surtout dans le portrait des femmes. Il s'agit ici de Didon.

Si l'ordonnance d'un repas raffiné, comme le montrent le luxe déployé, la longue file des serviteurs, mais encore la richesse du vocabulaire, les mots rares, *sponda*, *penus*, *adolere*, *lymphas*, à côté des mots de la réalité quotidienne, *manetele*, *canistra*, provoque l'admiration générale, *Mirantur dona Aeneae*, *mirantur lulum*, elle souligne en contrepoint la solitude de la reine qui est seule à souffrir du mal d'amour dont elle ressent les premières atteintes, *praecipue infelix*, *pesti deuota futurae*. Didon est la proie d'un dieu d'autant plus cruel et pernicieux qu'il pervertit, *praeuertere*, et ravage, *insidat*, un cœur innocent et ignorant, *inscia Dido*, qui n'a plus l'habitude d'aimer, *resides animos desuataque corda*, en prenant l'apparence fallacieuse et les propos composés, *simulata uerba*, d'un enfant affectueux, Ascagne ou Lule, le fils d'Enée, qui se pend au cou de son père, *collo pependit*. Amour est un dieu trop puissant pour que Didon lui résiste. L'assaut est fatal, il n'y a rien à faire : *insidere* évoque une prise de position militaire et son complément au datif, *miserae*, montre que Didon en est la victime malheureuse. Amour inspire à la reine un amour irrépissable pour Enée. Sous les traits de Lule, il se blottit

contre elle, elle qui est suspendue de tout son cœur à ses regards, *Haec oculis, haec pectore toto haeret*, qu'elle croit être ceux d'un enfant. Il n'est pas besoin de la blessure d'une flèche pour aimer...

B. Un peu de vocabulaire

Insidere (de *insido, is, ere*) signifie « se poser sur », « s'asseoir sur ». Il indique que le procès ou l'action arrive à son terme, par opposition à *insidere* (de *insideo, es, ere*) qui se traduit par « être assis dans ou sur », qui indique donc que le procès est atteint, et qui a le même radical que le nom *insidiae, arum, f, pl.*, les « embûches », l'« embuscade » ou le « guet-apens ». Ici, il s'agit du premier verbe et du premier sens : Amour vient s'asseoir sur les genoux de Didon. Mais il n'est pas exclu non plus qu'Amour soit un dieu conquérant, comme le suggère le contexte : Didon est la victime du dieu, *praecipue infelix, pesti deuota futurae*, elle est impuissante à lutter contre ses attaques, toute bouleversée par l'amour qui s'immisce en elle. Les verbes qui la concernent sont éloquents : *expleri mentem nequit ardescitque tuendo, pariter puero donisque mouetur*. Donc, le sens hostile et guerrier de *insideo, es, ere*, peut connoter *insidat (insido, is, ere)* dont le complément au datif *miserae* montre bien que Didon est une victime.

Genitor n'a pas tout à fait le sens de père. Plus rare que *pater*, il est souvent, comme ce dernier, un nom honorifique, qui veut presque toujours dire « vénérable », « auguste », et qui s'applique aux dieux et aux hommes. *Pater* signifie quelquefois aussi « héros » et c'est dans ce sens qu'il faut entendre *pater Æneas* qui revient très souvent dans *l'Énéide*.

Mot-concept



« Le cœur », *cor, cordis, n; pectus, pectoris, n.*

➤ Sens en langue

- **Cor, cordis, n.** Désigne l'organe du corps humain, situé au centre de la poitrine, *pectus*, qui lui est parfois synonyme. C'est l'organe vital par excellence, siège de la vie et du mouvement. Il est aussi le siège des différentes activités de l'âme et de l'esprit, de l'intelligence rationnelle et de la pensée, des émotions affectives et des passions. *Sensus in corde est, habitaculum cordis in pectore*, précise Saint Jérôme, *Epist.*, 64, 1. Le nom du « cœur » vient d'une même racine indo-européenne. On la retrouve, par exemple, après dérivation suffixale en « i », dans l'irlandais *críde*, le gallois *cráidd*, l'attique *καρδία*. *Cor* donne « cœur », par une évolution phonétique et graphique de « o » qui s'ouvre, mais aussi « courage ». C'est d'ailleurs dans ce sens que Corneille emploie le mot « cœur » dans l'apostrophe célèbre du *Cid* : « Rodrigue, as-tu

du cœur ? ». La formule familière « avoir du cœur à l'ouvrage » donne aussi à « cœur » le sens de « courage ».

- **Pectus, pectoris, n.** À l'origine et de manière concrète, comme plus haut *cor* qui désigne l'organe vital, *pectus* signifie la poitrine, plus exactement la partie velue du corps, puisque le mot vient du verbe *pecto, is, ere, pexi, pexum* qui veut dire « peigner », « carder », *pexus*, le participe parfait passif signifiant « poilu », « laineux ». On retrouve cette signification dans l'attique *πεκτώ* « je peigne », « je tonds », et *πέκος* « la toison ». Désignant la poitrine qui en est le terme dérivé en français, *pectus* a été considéré par la suite comme le siège du cœur. À ce propos, il partage avec *cor* le sens de « courage », notamment en poésie, remplaçant ainsi le monosyllabe, trop faible du point de vue de son volume syllabique. Par extension, il est aussi le siège de l'âme et de l'intelligence, et se spécialise finalement en « cœur », « âme », ou bien désigne l'esprit.

↳ Sens en contexte

Dans notre passage, *cor* apparaît sous la forme d'un dissyllabe, dans le pluriel poétique, *corda*, et désigne un cœur, celui de Didon, qui n'a plus l'habitude d'aimer, *desuata corda*, depuis la disparition de Sychée, son époux, à qui elle est restée fidèle. Or, le caractère pathétique de l'expression *desuata corda* est d'autant plus marqué que celle-ci apparaît dans un environnement lexical qui exprime la dévastation, le cataclysme provoqués par l'amour. Le vide est soudain rempli : à *corda desuata* qui évoque l'oubli du sentiment d'amour et la tranquillité d'un cœur, s'oppose *toto pectore*, l'adjectif indéfini *totus* exprimant à la fois la complétude, l'exaltation et l'exultation d'un cœur innocent, car les deux expressions connotent bien l'innocence de Didon. Incapable de résister, la reine ne détache plus ses yeux de l'enfant dieu, et, comme éprise de lui, s'attache à lui de tout son cœur : Malgré elle, Didon est doublement ravie, capturée, emportée par l'amour, c'est un rapt, mais elle est aussi hypnotisée par le dieu tout-puissant, allégorie de l'amour.

Virgile exprime ici, par la force expressive des mots, la violence inouïe de l'amour. C'est le ravissement de Didon *uiuo amore*, par un amour vivant et vivace.

II. Pénélope et Ulysse : les retrouvailles

Ulysse est de retour à Ithaque, après la guerre de Troie et l'errance sur la Méditerranée. Vingt années ont passé. Il rencontre Pénélope au palais, son épouse, qui ne le reconnaît pas de suite. C'est l'évocation de leur lit nuptial, pareil à nul autre, qui permet au couple de se retrouver. Nous sommes au chant XXIII de l'Odyssée.

Ὦς φαμένη κατέβαιν' ὑπερώϊα· πολλὰ δέ οἱ κῆρ
 ὄρμαιν', ἧ ἀπάνευθε φίλον πόσιν ἐξερεεῖνοι,
 [ἦ] παρστώσα κύσειε κάρη καὶ χεῖρε λαβοῦσα.
 Ἥ δ' ἐπεὶ εἰσηλθεν καὶ ὑπέρβη λάϊνον οὐδόν,
 ἔξετ' ἐπειτ' Ὀδυσῆος [ἐναντίη], ἐν πυρὸς αὐγῆ,
 τοίχου τοῦ ἐτέρου· ὁ δ' ἄρα πρὸς κίονα μακρὴν
 ἦστο κάτω ὀρόων, ποτιδέγμενος εἴ τί μιν εἴποι
 ἰφθίμη παράκοιτις, ἐπεὶ ἴδεν ὀφθαλμοῖσιν.
 Ἥ δ' ἄνεω δὴν ἦστο, τάφος δέ οἱ ἦτορ ἴκανεν·
 ὄψει δ' ἄλλοτε μὲν μιν ἐνωπαδίως ἐσίδεσκεν,
 ἄλλοτε δ' ἀγνώσασκε κακὰ χροῖ εἵματ' ἔχοντα.

De l'étage, à ces mots, la reine descendit. Quel trouble dans son cœur ! Elle se demandait si, de loin, elle allait interroger l'époux ou s'approcher de lui et, lui prenant la tête et les mains, les baiser. Elle entra... Elle avait franchi le seuil de pierre : dans la lueur du feu, contre l'autre muraille, juste en face d'Ulysse, elle vint prendre un siège ; assis, les yeux baissés, sous la haute colonne, il attendait le mot que sa vaillante épouse, en le voyant, dirait. Mais elle se taisait, de surprise accablée. Elle resta longtemps à le considérer, et ses yeux tour à tour reconnaissaient les traits d'Ulysse en ce visage ou ne pouvaient plus voir que ces mauvais haillons. (v. 85-95)

Télémaque, qui est présent et qui a déjà reconnu son père, tance sa mère sur sa dureté. Pénélope, encore méfiante, répond :

« Τέκνον ἐμόν, θυμός μοι ἐνὶ στήθεσσι τέθηπεν,
 οὐδέ τι προσφάσθαι δύναμαι ἔπος οὐδ' ἐρέεσθαι
 οὐδ' εἰς ὅπα ιδέσθαι ἐναντίον. Εἰ δ' ἐτεὸν δὴ
 ἔστ' Ὀδυσσεὺς καὶ οἶκον ἰκάνεται, ἧ μάλα νῶϊ
 γνωσόμεθ' ἀλλήλων καὶ λῶϊον· ἔστι γὰρ ἡμῖν
 σήμαθ', ἃ δὴ καὶ νῶϊ κεκρυμμένα ἴδμεν ἀπ' ἄλλων. »

Mon enfant, la surprise est là, qui tient mon cœur. Je ne puis préférer un mot, l'interroger, ni même dans les yeux le regarder en face ! Si vraiment c'est Ulysse qui rentre en sa maison, nous nous reconnaitrons, et, sans peine, l'un l'autre, car il est entre nous de ces marques secrètes, qu'ignorent tous les autres. (v. 105-110)